

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Louise Warren

Numéro 35, automne 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39747ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1984). Louise Warren. *Lettres québécoises*, (35), 54–54.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Louise Warren

«tout ne nécessite pas forcément une explication»

(Louise Warren, *L'amant gris*)

Joli coup d'envoi que *L'amant gris* de Louise Warren, auteure qui jusqu'à maintenant s'était fait connaître par des publications destinées aux enfants. La très belle citation de Louis-Ferdinand Céline, qui sert d'épigraphe au recueil, nous indique dans quel azur elle ira bricoler: «L'amour n'est que l'infini mis/à la portée des caniches».

Le désir circule abondamment dans *L'amant gris* — titre qui ne me plaît guère! Mais, à l'encontre de certaines autres poètes qui ne font que gloser sur la chose sans pour autant la donner à lire, ni la susciter, L. Warren véhicule une écriture désirante à l'écoute des moindres pulsions qui (re)créent le temps amoureux.

J'ai marché / longtemps. Ce n'est pas par hasard / que je suis venue au terrain de jeu / de mon enfance, pas par hasard / non plus que tu as peint mon ombre, saoule. Je me recule, / puis je reviens sur tel souvenir, tel détail pour finalement / tirer la chaise / de toile usée et délavée jusqu'aux rosiers sauvages. Il / commence à faire frais, / les roses se referment et la lumière se resserre / sur moi, un peu comme cette robe d'été trop juste, / qui, toutefois, a permis au soleil de se répandre sur / mes bras.

De cette poésie émerge avant tout un ton, volontiers primesautier, guilleret — d'où n'est pas exclue toutefois l'inquiétude —, qui, sans artifice, ni clinquant, sait rendre un climat. Au plus près des sentiments, des circonstances, du temps, des hasards amoureux, une présence rayonne, une voix

habille et habite le réel. Avec *L'amant gris*, Louise Warren trace son itinéraire amoureux: «Déplier la carte / amoureuse pour en faire des petits bateaux ivres et des / avions saouls».

Cette écriture s'apparente quelquefois à celle de Geneviève Amyot, mais sans le côté virulent et surréel des schèmes référentiels de l'auteure de *La mort était extravagante* dont, par ailleurs, nous ne disons pas assez l'importance dans les lettres québécoises.

Louise Warren n'est pas à l'abri, néanmoins, de certains ratés — «je colle / ma bouche sur ton retour», «son jeans qui sent / la sciure / et me coupe de l'humidité de ce pays» —, mais chaque poème se déploie et peint une scène de la vie amoureuse avec, au terme du parcours, deux ou trois vers qui viennent happer le sens usuel et faire basculer la lecture dans une combinatoire de virtualités.

«Tu ne sais pas grand-chose / de moi. Tu connais le goût / du vin laissé sur ma langue mais tu n'as pas goûté à / ma bouche / gonflée de sommeil. Tu sais / que la nuit je vois des serpents et des flèches / sur les murs de ma chambre et j'entends siffler / des trains». Louise Warren nous rappelle qu'en poésie une certaine aptitude à l'émerveillement et à la plénitude de l'être demeure toujours possible sans pour autant verser dans le niais ou le romantisme éculé: *L'amant gris* fait écho à la nouvelle donne de l'errance amoureuse. □

